



Richard Wagner

## “Parsifal” à Montréal

La troupe d'opéra de Savage a donné, à Montréal trois représentations de l'oeuvre suprême de Wagner. L'Album Universel se devait de relater le succès de cette grande fête d'art.

On a beaucoup parlé de “Parsifal” en ces derniers temps, et il ne reste rien à dire qui n'ait été dit; cependant, nous croyons devoir résumer succinctement l'historique et l'action de ce chef-d'oeuvre religieux, avant de rendre un hommage sincère au grand effort artistique de monsieur Savage.

### Le drame

Au début de “Parsifal”, la colère de Dieu pèse sur le Montsalvat, un monastère espagnol où il existe un ordre de chevaliers pieux qui gardent dans un Calice, le Saint-Graal, quelques gouttes du Sang de Jésus-Christ.

Le roi Ampfortas, violant ses vœux, a cédé aux séductions de la courtisane Kundry, tandis que le complice de cette femme, Klingsor, déroba la lance qui fit jaillir le sang de Jésus et que l'on conservait auprès du Saint-Graal. En s'enfuyant, de cette lance, Klingsor a blessé Ampfortas d'une blessure que ni les herbes de la forêt ni les eaux du lac ne peuvent rafraîchir; en plus, la seule vue du sang, exaspérant sa souffrance et son remords, le roi se soustrait à son terrible sacerdoce et suspend le rite sacré qui faisait découvrir le Saint-Graal, alors que le Sang divin s'échauffait et s'illuminait, et que tous les chevaliers pieux communiaient en souvenir de la Cène.

C'est ici que paraît le singulier sauveur, l'homme ignorant et pur qui doit guérir Ampfortas. Un chevalier l'a rencontré dans les bois Montsalvat. Conduit au monastère, “Parsifal” assiste aux mystères de dévotion et de souffrance qui doivent faire de lui le Rédempteur, instruit par la compassion. Au second acte, Klingsor, pour empêcher la guérison d'Ampfortas ordonne à Kundry de corrompre en “Parsifal” l'innocence qui fait sa force; mais le souvenir d'Ampfortas et la souffrance contemplée défendent “Parsifal” contre les tentations offertes. En vain Klingsor, furieux, brandit contre lui la lance sainte: le héros la saisit au vol et s'enfuit victorieux...

Après avoir erré longtemps dans la montagne, “Parsifal” revient, épuisé de lassitude, s'asseoir au seuil du monastère. Kundry, en qui opère la rédemption, s'approche pénitente du chevalier vierge, détache ses sandales et lave ses pieds meurtris. “Parsifal” a pitié de Kundry comme il a eu pitié d'Ampfortas; il relève la pécheresse et la bénit. C'est le vendredi saint, et les chevaliers pieux adjurent Ampfortas de découvrir le Calice. Il s'y refuse, et déjà ses compagnons le menacent, quand de nouveau paraît “Parsifal” qui, de la lance reconquise, guérit la blessure d'Ampfortas. Proclamé roi, il monte à l'autel et de ses mains chastes il élève le Calice. La colère de Dieu est apaisée; l'oeuvre de miséricorde est accomplie. Sur la foule mystique agenouillée, redescendent les grâces et les bénédictions.

### La musique

Jamais peut-être la musique n'a donné de gage plus noble à la cause de la vérité que dans ce drame, ou mieux, dans ce mystère, où la beauté musicale et la beauté morale se confondent.

Wagner avait d'abord rejeté les légendes d'origine chrétienne comme impropres à inspirer et le poète et le musicien. Dans son second ouvrage, “Opéra et Drame”, il entreprend l'élimination de la matière poétique et musicale, dans le christianisme, en affirmant: 1o que le merveilleux religieux pour prouver la toute-puissance divine, viole les lois de la nature, et qu'il admet seulement le merveilleux poétique qui se borne à condenser la réalité en des symboles caractéristiques; 2o que la légende chrétienne ne peut féconder la musique

parce qu'elle va de l'agitation de la vie terrestre au repos en Dieu, c'est-à-dire du mouvement au calme, et que la musique, comme le drame, exige au contraire un mouvement toujours croissant.

Cependant, Wagner devait écrire “Parsifal”, un drame religieux et chrétien, où l'exégèse wagnerienne se donne amplement carrière. Car les scènes religieuses de “Parsifal” sont sublimes, et celles-là seulement. Les autres, à l'exception du chœur merveilleux des filles-fleurs, sont souvent trop longues. Mais le second tableau, l'avant-dernier et le dernier sont de purs chefs-d'oeuvre.

Quand Ampfortas paraît, porté, pâle et mourant, sur une litière, d'admirables chants pieux se font entendre.

En un “Miserere” poignant, le roi implore Dieu de mettre fin à son supplice; des voix éloignées lui promettent un sauveur mystérieux et lui recommandent d'accomplir son devoir malgré ses souffrances. Ampfortas, se soulevant avec peine, découvre le Saint-Graal. Alors l'obscurité se fait profonde et, tandis que l'orchestre frémit tout bas, les anges chantent là-haut des mélodies d'une envergure extraordinaire.

“Prenez et mangez, ceci est mon corps! Prenez et buvez, ceci est mon sang! Faites ceci en mémoire de moi.” Entre chaque verset l'orchestre répond, tendre, plaintif, lointain, comme étouffé par les ténèbres qui l'enveloppent. Le Sang lumineux éclaire seul le théâtre, et de la coupole qui vibre comme un orgue gigantesque, tombent des concerts divins sur ces hommes qui prient, sur cet homme qui souffre. Quand le ciel s'est tu, la terre parle à son tour, et avant de se retirer les chevaliers en-

entendu à Montréal, et M. Rothwell est un artiste qui mérite un hommage spécial. de miséricorde et d'amour. Sur ces deux ailes immenses de l'âme, la pureté et la piété, les grandes phrases mélodiques s'élèvent jusqu'au ciel. “En écrivant de telles pages, a dit Camille Bellaigue, Wagner était peut-être assez près de mourir, pour apercevoir déjà les rayons éternels.”

### L'interprétation et la mise-en-scène

“Parsifal” comporte cinq tableaux avec trois changements à vue. Tous ces décors grandioses ou pittoresques ont été composés avec un soin extrême et minutieusement exécutés selon la tradition de Bayreuth. Il faut trente-deux hommes pour porter les colonnes sur lesquelles s'enroulent les toiles des changements à vue; dix-huit électriciens habiles surveillent les effets de lumière, tandis que trente-quatre machinistes manient les changements. Cette main-d'oeuvre est réglementée d'une façon admirable; tout s'accomplit dans un ordre parfait et dans un silence religieux. Le directeur de la scène, M. William Lavigne, mérite des félicitations chaleureuses; les plus habiles metteurs-en-scène européens reconnaîtraient l'impossibilité de faire mieux.

Le public montréalais a fait à “Parsifal” un accueil réconfortant. Le critique de “La Patrie” a résumé dans un article d'un bel enthousiasme, l'opinion de la presse canadienne; je voudrais le remercier d'avoir si bien défini ce que tous les artistes ont éprouvé à ces merveilleuses représentations.

L'orchestre, aux mains de Walter Rothwell, semblait un merveilleux instrument;



“Parsifal” scène finale du IVe acte.

tonnent à l'unisson un choral d'une inspiration encore plus émouvante que celui de la “Passion”, de Bach.

Jamais la musique religieuse n'a connu d'aussi longues, d'aussi enivrantes extases!

Nous devons encore nous arrêter à la scène de l'enchantement du Vendredi-Saint. Parsifal a racheté par sa vertu, les fautes de la pécheresse Kundry. Après que la pénitente, comme jadis Madeleine, a baigné de ses larmes et essuyé de ses cheveux les pieds de son rédempteur, le chevalier innocent la relève. Dans la forêt brille la lumière du matin, et le jeune homme regarde autour de lui avec un doux ravissement. Des fleurs exquisent l'entourent et s'élèvent jusqu'à son front. Les voix se fondent avec l'orchestre dans un murmure très doux, mais pénétrant comme les parfums de ces fleurs qui renaissent sous la sainte rosée baptismale. Avant cette scène, et cette autre plus exquise encore du chœur des filles-fleurs, la nature ne s'était jamais exprimé dans un langage aussi doux, aussi troublant, aussi délicieux!

Au dernier tableau, même décor et même situation qu'au second; cependant, on y retrouve des beautés toujours plus belles. L'entrée de Parsifal rayonnant, symbole du Christ résuscité, est indescriptible. Quand il élève au-dessus de la foule le calice resplendissant, tous les thèmes sacrés reparaisent, élargis, apaisés, radieux.

Le miracle est accompli, les harpes pétillent, leurs accords ruissellent; l'orchestre entier s'épanche dans une adorable effusion. C'est le meilleur orchestre que nous ayons

il avait de la puissance, de l'éclat, de la délicatesse.

Le chœur des filles-fleurs était la perfection, — grâce, justesse, précision, — et les voix fraîches et les femmes jolies. Le chœur des chevaliers du Graal n'était pas suffisant. Les solistes n'étaient peut-être pas tous dignes de l'ensemble. Toutefois, Franz Egénieff fait un Ampfortas remarquable; il a chanté avec une belle voix, en artiste consciencieux et distingué. M. Putman Griswold ne mérite aussi que des éloges.

Maintenant, la personnalité qui doit se dégager ici, c'est celle de M. Savage; c'est lui qui perd le plus en cette affaire, et qui gagne le plus. Il a montré une fois de plus ce dont il est capable. Les fureurs d'une foule de snobs qui ont crié au scandale parce qu'il faisait voyager “Parsifal” hors de Bayreuth, ne changeront rien à ses convictions intimes, et il continuera à travailler pour l'amour de l'art, et pour l'amour de sa patrie. Il faudrait aux États-Unis un peu plus de ces hommes-là.

ALBERT JEANNOTTE,

Professeur au Conservatoire de l'Université McGill.

Le portrait de Richard Wagner, que nous reproduisons en tête de cette page, est un des plus ressemblants qu'on ait du grand maître allemand. Il fut fait alors que le génial musicien jouissait déjà d'une gloire universelle.

# Le style

est aussi  
essentiel à l'élégance  
que  
l'air à la vie.



La meilleure coupe au monde combinée avec le meilleur tissu ne donnera qu'un résultat déplorable si l'habit manque de style.

Le style, au Semi-ready, c'est une science. C'est le résultat de bien des calculs et de beaucoup de travail — ce n'est pas l'effet du hasard.

Un modèle est d'abord établi, critiqué dans tous ses détails par nos experts, puis modifié jusqu'à ce qu'il soit parfait. Ces modèles servent de base pour tous les autres habits.

## Semi-ready Tailoring

231, SAINT-JACQUES  
1551, STE-CATHERINE  
MONTREAL